

à voir la mer incertaine, insaisissable, s'étendre là où une portion de terre, si petite qu'elle fût, était nécessaire à ses projets ! En effet, comment nommer d'un nom spécial un espace d'océan indéterminé ? Comment planter en pleins flots le pavillon de son pays ? Comment prendre possession au nom de Sa Gracieuse Majesté d'une partie de l'élément liquide ?

Aussi, l'œil fixe, Hatteras, sa boussole à la main, dévorait le nord de ses regards.

Rien, d'ailleurs, ne limitait l'étendue du bassin polaire jusqu'à la ligne de l'horizon ; il s'en allait au loin se confondre avec le ciel pur de ces zones. Quelques montagnes de glace, fuyant au large, semblaient laisser passage à ces hardis navigateurs.

L'aspect de cette région offrait de singuliers caractères d'étrangeté. Cette impression tenait-elle à la disposition d'esprit de voyageurs très-émus et très-nerveux ? Il est difficile de se prononcer. Cependant le docteur, dans ses notes quotidiennes, a dépeint cette physionomie bizarre de l'océan ; il en parle comme en parlait Penny, suivant lequel ces contrées présentent un aspect "offrant le contraste le plus frappant d'une mer animée par des millions de créatures vivantes."

La plaine liquide, colorée des nuances les plus vagues de l'outre-mer, se montrait étrangement transparente et douée d'un incroyable pouvoir dispersif, comme si elle eût été faite de carbure de soufre. Cette diaphanéité permettait de la fouiller du regard jusqu'à des profondeurs incommensurables ; il semblait que le bassin polaire fût éclairé par dessous à la façon d'un immense aquarium ; quelque phénomène électrique, produit au fond des mers, en illuminait sans doute les couches les plus reculées. Aussi la chaloupe semblait suspendue sur un abîme sans fond.

A la surface de ces eaux étonnantes, les oiseaux volaient en bandes innombrables, pareilles à des nuages épais et gros de tempêtes. Oiseaux de passage, oiseaux de rivage, oiseaux rumeurs, ils offraient dans leur ensemble tous les spécimens de la grande famille aquatique, depuis l'albatros, si commun aux contrées australes, jusqu'au pingouin des mers arctiques, mais avec des proportions gigantesques. Leurs cris produisaient un assourdissant continuel. A les considérer, le docteur perdait sa science de naturaliste ; les noms de ces espèces prodigieuses lui échappaient, et il se surprenait à courber la tête, quand leurs ailes battaient l'air avec une indescriptible puissance.

Quelques-uns de ces monstres aériens déployaient jusqu'à vingt pieds d'envergure ; ils couvraient entièrement la chaloupe sous leur vol, et il y avait là, par légions, de ces oiseaux dont la nomenclature ne parut jamais dans "l'Index Ornithologus" de Londres.

Le docteur était abasourdi, et, en somme, stupéfait de trouver sa science en défaut.

Puis, lorsque son regard, quittant les merveilles du ciel, glissait à la surface de cet océan paisible, il rencontrait des productions non moins étonnantes du règne animal, et, entre autres, des méduses dont la largeur atteignait jusqu'à trente pieds ; elles servaient à la nourriture générale de la gent aérienne, et flottaient comme de véritables flots au milieu d'algues et de varechs gigantesques. Quel sujet d'étonnement ! Quelle différence avec ces autres méduses microscopiques observées par Scoresby dans les mers du Groenland, et dont ce navigateur évalua le nombre à vingt-trois milliards huit cent quatre-vingt-huit milliards de milliards dans un espace de deux milles carrés (2) !

Enfin, lorsqu'au delà de la superficie liquide, le regard plongeait dans les eaux transparentes, le spectacle n'était pas moins surnaturel de cet élément sillonné par des milliers de poissons de toutes les espèces ; tantôt ces animaux s'enfouaient rapidement au plus profond de la masse liquide, et l'œil les voyait diminuer peu à peu, décroître, s'effacer à la façon des spectres fantasmagoriques ; tantôt, quittant les profondeurs de l'océan, ils remontaient en grandissant à la surface des flots. Les monstres marins ne paraissaient aucunement effrayés de la chaloupe ; ils la caressaient au passage de leurs nageoires énormes ; là où des baleiniers de profession se fussent à bon droit épouvantés, les navigateurs n'avaient par même la conscience d'un danger couru, et cependant quelques-uns de ces habitants de la mer atteignaient à de formidables proportions.

Les jeunes veaux marins se jouaient entre eux ; le narwal, fantastique contre la licorne, armé de sa défense longue, étroite et conique, outil merveilleux qui lui sert à scier les champs de glace, poursuivait les cétacés plus craintifs ; des baleines innombrables chassant par leurs éventails des colonnes d'eau et de mucilage, remplissaient l'air d'un sifflement particulier ; le nord-caper à la queue déliée, aux larges nageoires caudales, fendait la vague avec une incommensurable vitesse, se nourrissant dans sa course d'animaux rapides comme lui, de gades ou de scombres, tandis que la baleine blanche, plus paresseuse, engouffrait paisiblement des mollusques tranquilles et indolents comme elle.

Plus au fond, les baleinoptères, au museau pointu, les anaracks groenlandais allongés et noirs, les cachalots géants, espèce répandue au sein de toutes les mers, nageaient au milieu d'ombre gris, ou se livraient des batailles homériques qui rougissaient l'océan sur une surface de plusieurs milles ; les physales cylin-

driques, le gros tegusik du Labrador, les dauphins à dorsales en lames de sabre, toute la famille des phoques et des morses, les chiens, les chevaux, les ours marins, les lions, les éléphants de mer semblaient paître les humides pâturages de l'océan, et le docteur admirait ces animaux innombrables aussi facilement qu'il eût fait des crustacés et des poissons à travers les bassins de cristal du Zoological-Garden.

Quelle beauté, quelle variété, quelle puissance dans la nature ! Comme tout paraissait étrange et prestigieux au sein de ces régions circumpolaires !

L'atmosphère acquérait une surnaturelle pureté ; on l'eût dite surnaturelle d'oxygène ; les navigateurs aspiraient avec délices cet air qui leur versait une vie plus ardente ; sans se rendre compte de ce résultat, ils étaient en proie à une véritable combustion dont on ne peut donner une idée, même affaiblie ; leurs fonctions passionnelles, digestives, respiratoires s'accomplissaient avec une énergie surnaturelle ; en une heure ils vivaient la vie d'un jour entier.

Au milieu de ces étonnements et de ces merveilles, la chaloupe voguait paisiblement au souffle d'un vent modéré que les grands albatros activaient parfois de leurs vastes ailes.

Vers le soir, Hatteras et ses compagnons perdirent de vue la côte de la Nouvelle-Amérique. Les heures de la nuit s'annonçaient pour les zones tempérées comme pour les zones équinoxiales ; mais ici, le soleil, élargissant ses spirales, traçait un cercle rigoureusement parallèle à celui de l'océan. La chaloupe, baignée dans ses rayons obliques, ne pouvait quitter ce centre lumineux qui se déplaçait avec elle.

Les êtres animés des régions hyperboréennes sentaient pourtant venir le soir, comme si l'astre radieux se fût dérobé derrière l'horizon. Les oiseaux, les poissons, les cétacés disparurent. Oh ! Au plus profond du ciel ? Au plus profond de la mer ? Qui l'eût pu dire ? Mais, à leurs cris, à leurs sifflements, au frémissement des vagues agitées par la respiration des monstres marins, succéda bientôt la silencieuse immobilité ; les flots s'endormirent dans une insensible ondulation, et la nuit reprit sa paisible influence sous les regards étincelants du soleil.

Depuis le départ d'Altamont-Harbour, la chaloupe avait gagné un degré dans le nord ; le lendemain, rien ne paraissait encore à l'horizon, ni ces hauts pics qui signalaient de loin les terres, ni ces signes particuliers auxquels un marin pressent l'approche des îles ou des continents.

Le vent tenait bon sans être fort ; la mer était peu houleuse ; le cortège des oiseaux et des poissons revint aussi nombreux que la veille ; le docteur, penché sur les flots, put voir les cétacés quitter leur profonde retraite et monter peu à peu à la surface de la mer ; quelques ice-bergs, et çà et là des glaçons épars, rompaient seuls l'immense monotonie de l'océan.

Mais, en somme, les glaces étaient rares, et elles n'auraient pu gêner la marche d'un navire. Il faut remarquer que la chaloupe se trouvait alors à dix degrés au-dessus du pôle du froid, et au point de vue des parallèles de températures, c'est comme si elle eût été à dix degrés au-dessous. Rien d'étonnant, dès lors, que la mer fût libre à cette époque, comme elle le devait être par la travers de la baie de Disko, dans la mer de Baffin. Ainsi donc, un bâtiment aurait eu là ses coudees franches pendant les mois d'été.

Cette observation a une grande importance pratique ; en effet, si jamais les baleiniers peuvent s'élever dans le bassin polaire, soit par les mers du nord de l'Amérique, soit par les mers du nord de l'Asie, ils sont assurés d'y faire rapidement leur cargaison, car cette partie de l'océan paraît être le vivier universel, le réservoir général des baleines, des phoques et de tous les animaux marins.

A midi, la ligne d'eau se confondait encore avec la ligne du ciel ; le docteur commençait à douter de l'existence d'un continent sous ces latitudes élevées.

Cependant, en réfléchissant, il était forcément conduit à croire l'existence d'un continent horéal ; en effet, aux premiers jours du monde, après le refroidissement de la croûte terrestre, les eaux, formées par la condensation des vapeurs atmosphériques, durent obéir à la force centrifuge, s'élever vers les zones équatoriales et abandonner les extrémités immobiles du globe. De là, l'émersion nécessaire des continents voisins du pôle. Le docteur trouvait ce raisonnement fort juste.

Et il semblait tel à Hatteras.

Aussi les regards du capitaine essayaient de percer les brumes de l'horizon. Sa lunette ne quittait pas ses yeux. Il cherchait dans la couleur des eaux, dans la forme des vagues, dans le souffle du vent, les indices d'une terre prochaine. Son front se penchait en avant, et qui n'eût pas connu ses pensées l'eût admiré, cependant, tant il y avait dans son attitude d'énergiques desirs et d'anxieuses interrogations.

CHAPITRE XXII. — LES APPROCHES DU POLE.

Le temps s'écoulait au milieu de cette incertitude. Rien ne se montrait à cette circonférence si nettement arrêtée. Pas un point qui ne fût ciel ou mer. Pas même à la surface des flots, un brin de ces herbes terrestres qui firent tressaillir le cœur de Christophe Colomb marchant à la découverte de l'Amérique.

Hatteras regardait toujours.

Enfin, vers six heures du soir, une vapeur de forme indéfinie, mais sensiblement élevée, apparut au-dessus du niveau de la mer ; on crut dit

un panache de fumée ; le ciel était parfaitement pur : donc cette vapeur ne pouvait s'expliquer par un nuage ; elle disparaissait par instant, et reparaissait, comme agitée.

Hatteras fut le premier à observer ce phénomène ; ce point indéfini, cette vapeur inexplicable, il l'encadra dans le champ de sa lunette, et pendant une heure encore il l'examina sans relâche.

Tout à coup, quelque indice, certain apparemment, lui vint au regard, car il étendit le bras vers l'horizon, et d'une voix éclatante il s'écria :

"Terre ! terre !"

A ces mots, chacun se leva comme mu par une commotion électrique.

Une sorte de fumée s'élevait sensiblement au-dessus de la mer.

"Je vois ! je vois ! s'écria le docteur.

— Oui ! certes... fit Johnson.

— C'est un nuage, dit Altamont.

— Terre ! terre !" répondit Hatteras avec une inébranlable conviction.

Les cinq navigateurs examinèrent encore avec la plus grande attention.

Mais comme il arrive souvent aux objets que leur éloignement rend indéfinis, le point observé semblait avoir disparu. Enfin les regards le saisirent de nouveau, et le docteur crut même surprendre une leur rapide à vingt ou vingt-cinq milles dans le nord.

"C'est un volcan ! s'écria-t-il.

— Un volcan ? fit Altamont.

— Sans doute.

— Sous une latitude si élevée !

— Et pourquoi pas ? reprit le docteur ; l'Islande n'est-elle pas une terre volcanique et pour ainsi dire faite de volcans ?

— Oui ! l'Islande, reprit l'Américain ; mais si près du pôle !

— Eh bien, notre illustre compatriote, le commodore James Ross, n'a-t-il pas constaté, sur le continent austral, l'existence de l'*Erebus* et du *Terror*, deux monts ignivomes en pleine activité par cent soixante-dix degrés de longitude et soixante-dix-huit de latitude ? Pourquoi donc des volcans n'existeraient-ils pas au pôle nord ?

— Cela est possible, en effet, répondit Altamont.

— Ah ! s'écria le docteur, je le vois distinctement : c'est un volcan !

— Eh bien, fit Hatteras, courons droit dessus.

— Le vent commence à venir de bout, dit Johnson.

— Bordez la misaine, et au plus près."

Mais cette manœuvre eut pour résultat d'éloigner la chaloupe du point observé, et les plus attentifs regards ne purent le reprendre.

Cependant, on ne pouvait plus douter de la proximité de la côte. C'était donc là le but du voyage entrevu, sinon atteint, et vingt-quatre heures ne se passeraient pas, sans doute, sans que ce nouveau sol ne fût foulé par un pied humain. La Providence, après leur avoir permis de s'en approcher de si près, ne voudrait pas empêcher ces audacieux marins d'y atterrir.

Cependant, dans les circonstances actuelles, personne ne manifesta la joie qu'une semblable découverte devait produire ; chacun se renfermait en lui-même et se demandait ce que pouvait être cette terre du pôle. Les animaux semblaient la fuir ; à l'heure du soir, les oiseaux, au lieu d'y chercher un refuge, s'envolaient dans le sud à tire-d'ailes ! Était-elle donc si inhospitalière qu'une mouette ou un ptarmigan n'y pût trouver asile ? Les poissons eux-mêmes, les grands cétacés fuyaient rapidement cette côte à travers les eaux transparentes. D'où venait ce sentiment de répulsion, sinon de terreur, commun à tous les êtres animés qui hantaient cette partie du globe ?

Les navigateurs avaient subi l'impression générale ; ils se laissaient aller aux sentiments de leur situation, et, peu à peu, chacun d'eux sentit le sommeil alourdir ses paupières.

Le quart revenait à Hatteras ! Il prit la barre ; le docteur, Altamont, Johnson et Bell, étendus sur les bancs, s'endormirent l'un après l'autre, et bientôt ils furent plongés dans le monde des rêves.

Hatteras essaya de résister au sommeil ; il ne voulait rien perdre de ce temps précieux ; mais le mouvement lent de la chaloupe le berçait insensiblement, et il tomba malgré lui dans une irrésistible somnolence.

Cependant l'embarcation marchait à peine ; le vent ne parvenait pas à gonfler sa voile détrempée. Au loin, quelques glaçons immobiles dans l'ouest réfléchissaient les rayons lumineux et formaient des plaques incandescentes en plein océan.

Hatteras se prit à rêver. Sa pensée rapide erra sur toute son existence ; il remonta le cours de sa vie avec cette vitesse particulière aux songes, qu'aucun savant n'a encore pu calculer ; il fit un retour sur ses jours écoulés ; il revit son hivernage, la baie Victoria, le Fort-Providence, la maison du docteur, la rencontre de l'Américain sous les glaces.

Alors il retourna plus loin dans le passé ; il rêva de son navire, du *Forseard* incendié, de ses compagnons, des traites qui l'avaient abandonné. Qu'étaient-ils devenus ? Il pensa à Shandon, à Wall, au brutal Pen. Où étaient-ils ? Avient-ils pu gagner la mer de Baffin à travers les glaces ?

Puis, son imagination de rêveur plana plus haut encore, et il se retrouva à son départ d'Angleterre, à ses voyages précédents, à ses tentatives avortées, à ses malheurs. Alors il oublia sa situation présente, sa réussite prochaine, ses espérances à demi réalisées. De la joie son rêve le rejeta dans les angoisses.

Pendant deux heures ce fut ainsi ; puis sa

pensée reprit un nouveau cours ; elle le ramena vers le pôle ; il se vit posant enfin le pied sur ce continent anglais, et déployant le pavillon du Royaume-Uni.

Tandis qu'il sommeillait ainsi, un nuage énorme, de couleur olivâtre, montait sur l'horizon et assombrissait l'océan.

On ne peut se figurer avec quelle foudroyante rapidité les ouragans envahissent les mers arctiques. Les vapeurs engendrées dans les contrées équatoriales viennent se condenser au-dessus des immenses glaciers du nord, et appellent avec une irrésistible violence des masses d'air pour les remplacer. C'est ce qui peut expliquer l'énergie des tempêtes boréales.

Au premier choc du vent, le capitaine et ses compagnons s'étaient arrachés à leur sommeil, prêts à manœuvrer.

La mer se soulevait en lames hautes, à base peu développée ; la chaloupe, ballottée par une violente houle, plongeait dans des gouffres profonds, ou oscillait sur la pointe d'une vague aiguë, en s'inclinant sous des angles de plus de quarante-cinq degrés.

Hatteras avait repris d'une main ferme la barre qui jouait avec bruit dans la tête du gouvernail ; quelquefois, cette barre, violemment prise dans une embardée, le repoussait et le courbait malgré lui. Johnson et Bell s'occupaient sans relâche à vider l'eau embarquée dans les plongeurs de la chaloupe.

"Voilà une tempête sur laquelle nous ne comptons guère, dit Altamont en se cramponnant à son banc.

— Il faut s'attendre à tout ici," répondit le docteur.

Ces paroles s'échangeaient au milieu des sifflements de l'air et du fracas des flots, que la violence du vent réduisait à une impalpable poussière liquide ; il devenait presque impossible de s'entendre.

Le nord était difficile à tenir ; les embruns épais ne laissaient pas entrevoir la mer au delà de quelques toises ; tout point de repère avait disparu.

Cette tempête subite, au moment où le but allait être atteint, semblait renfermer de sévères avertissements ; elle apparaissait à des esprits surexcités comme une défense d'aller plus loin. La nature voulait-elle donc interdire l'accès du pôle. Ce point du globe était-il entouré d'une fortification d'ouragans et d'orages qui ne permettait pas d'en approcher ?

Cependant, à voir la figure énergique de ces hommes, on eût compris qu'ils ne céderaient ni au vent ni aux flots, et qu'ils iraient jusqu'au bout.

Ils luttèrent ainsi pendant toute la journée, bravant la mort à chaque instant, ne gagnant rien dans le nord, mais ne perdant pas, trempés sous une pluie tiède, et mouillés par les paquets de mer que la tempête leur jetait au visage ; aux sifflements de l'air se mêlaient parfois de sinistres cris d'oiseaux.

Mais au milieu même d'une recrudescence du courroux des flots, vers six heures du soir, il se fit une accalmie subite. Le vent se tut miraculeusement. La mer se montra calme et unie, comme si la houle ne l'eût pas soulevée pendant douze heures. L'ouragan semblait avoir respecté cette partie de l'océan polaire.

Que se passait-il donc ? Un phénomène extraordinaire, inexplicable, et dont le capitaine Sabine fut témoin pendant ses voyages aux mers groenlandaises.

Le brouillard, sans se lever, s'était fait étrangement lumineux.

La chaloupe naviguait dans une zone de lumière électrique, un immense feu Saint-Elme resplendissant, mais sans chaleur. Le mât, la voile, les agrès se dessinaient en noir sur le fond phosphorescent du ciel avec une incomparable netteté ; les navigateurs demeuraient plongés dans un bain de rayons transparents, et leurs figures se coloraient de reflets enflammés.

L'accalmie soudaine de cette portion de l'océan provenait sans doute du mouvement ascendant des colonnes d'air, tandis que la tempête, appartenant au genre des cyclones (3), tournait avec rapidité autour de ce centre paisible.

Mais cet atmosphère en feu fit venir une pensée à l'esprit d'Hatteras.

"Le volcan ! s'écria-t-il.

— Est-ce possible ? fit Bell.

— Non ! non ! répondit le docteur ; nous serions étouffés si ses flammes s'étendaient jusqu'à nous.

— C'est peut-être son reflet dans le brouillard, fit Altamont.

— Pas davantage. Il faudrait admettre que nous fusions près de terre, et, dans ce cas, nous entendrions les fracas de l'éruption.

— Mais alors ? demanda le capitaine.

— C'est un phénomène cosmique, répondit le docteur, phénomène peu observé jusqu'ici !... Si nous continuons notre route, nous ne tarderons pas à sortir de cette sphère lumineuse pour retrouver l'obscurité et la tempête.

— Quoi qu'il en soit, en avant ! répondit Hatteras.

— En avant !" s'écrièrent ses compagnons, qui ne songèrent même pas à reprendre haleine dans ce baign tranquille.

La voile, avec ses plis de feu, pendait le long du mât étincelant ; les avirons plongèrent dans les vagues ardentes, et parurent soulever des flots d'étincelles faites de gouttes d'eau vivement éclairées.

Hatteras, la boussole à la main, reprit la route du nord ; peu à peu, le brouillard perdit de sa lumière, puis de sa transparence ; le vent fit entendre ses rugissements à quelques toises,

(2) Ce nombre échappant à toute appréciation de l'esprit, le baleinier anglais, afin de le rendre plus compréhensible, disait qu'à le compter quatre-vingt mille individus auraient été occupés jour et nuit depuis la création du monde.

(3) Tempêtes tourmentées.